

IMU / Atelier Expérimental
LE VÉCU DE L'URBAIN
Vendredi 3 octobre 2014

« Pistes artistiques pour un urbanisme du vécu »

Communication de Pascal Ferren
Chargé de projets au p0lau-pôle des arts urbains

Cet « Atelier expérimental » propose une réflexion pluridisciplinaire sur un concept, ou un ensemble de concepts : le vécu de l'urbain. J'ai choisi, pour ma part, de ne pas l'aborder d'un point de vue d'analyste qui regarderait l'objet d'ailleurs, lui tournant autour, pour tenter de le définir. J'ai plutôt choisi de poser un problème pratique, un problème d'urbaniste, un questionnement sur les méthodes possibles pour faire la ville. C'est à partir de ce problème que je me suis saisi du « vécu de l'urbain », pour en évoquer l'opérationnalité à travers le travail de l'artiste.

Introduction : faire la ville depuis le vécu ?

L'urbanisme est une discipline qui attache une fonction aux espaces pour y planifier de l'activité et des usages (ici on travaille, ici on dort, ici on passe...). Elle zone, classe et optimise, d'abord pour une ville plus saine - au début du vingtième siècle, puis pour une ville plus efficace. Les urbanistes modernes, ceux de la Charte d'Athènes, ont pourtant, et ceci depuis des dizaines d'années, rencontré l'objection du réel face à leurs « machines à habiter » : faillite des Grands Ensembles, inhabitabilité des Villes Nouvelles, irréversibilité des villes industrielles...

Les évolutions des sociétés urbaines, la montée du numérique et la crise écologique notamment, continuent de poser de sérieux problèmes aux approches modernes de la ville. L'imprévisibilité du monde et de ceux qui l'habitent met en

cause les bases méthodologiques des urbanistes¹. Ces-derniers le constatent en premier et s'intéressent aux alternatives possibles pour arrêter de gouverner les actions des hommes avec les outils inventés pour éradiquer les rats.

Pour ce faire, ils déplacent notamment leur regard depuis les fonctions de l'urbain vers le vécu de l'urbain². S'il ne s'agit plus de produire une ville efficace, fonctionnelle, mais une ville agréable, appropriable, soutenable, la manière dont ses espaces sont vécus devient un élément décisif. Le vécu de l'urbain devient un spectre de données que le faiseur de ville doit pouvoir appréhender.

Pourtant, les pratiques d'aménagement n'évoluent guère. On continue de produire des quartiers d'affaires, des quartiers résidentiels, des voies rapides et fonctionnelles. La boîte à outils de l'urbaniste depuis un siècle n'a évolué qu'à la rationaliste faveur des systèmes d'information géographique.

Pourquoi le potentiel si fécond du "vécu" ne force-t-il pas la porte des cabinets d'urbanisme pour devenir un élément central de leurs méthodologies ?

N'y a-t-il pas dans la proposition originale - faire la ville à partir de la manière dont elle est vécue - une impossibilité de fond ? Autrement dit, ne pourrait-on pas expliquer l'inapplication des méthodes d'approches du « vécu de l'urbain » par leur inapplicabilité ?

1 - Car, en effet, s'intéresser au vécu semble immédiatement fertile. Mais comment s'y prendre ? Comment pourrait-on prendre en compte quelque chose comme du « vécu » ? Comment attrape-t-on, dans notre connaissance essentiellement objectivante, la vigueur et l'immédiateté du vécu ?

2 - Et puis la ville est l'affaire de tous. Le commun nécessaire à la fabrique, éminemment politique, de la ville semble complètement hermétique à l'irréductible subjectivité de nos vécus. Dit tout autrement, avoir une approche du vécu de l'urbain nous demande de pouvoir la partager avec nos concitoyens, la discuter, pour construire, sinon de l'objectivité, au moins de l'intersubjectivité démocratiquement acceptable.

1 - « Dans un contexte marqué par une incertitude croissante, la prévision ne peut être que très limitée », Ascher, François, « La nouvelle révolution urbaine : de la planification au management stratégique urbain », in Masboungi Ariella (coord.), Fabriquer la ville. Outils et méthodes : les aménageurs proposent, La Documentation française, Paris, 2011, pp. 21-32, p. 21.

2 - Prenons-en pour signe les programmes de recherches qui apparaissent autour de l'urbanisme "sensible" depuis une trentaine d'années. Pensons aux approches par les ambiances urbaines (laboratoire CRESSON - Grenoble), par les affects (Denis Martouzet, Benoit Feildel - laboratoire CITERES - Tours), par les sens (Guillaume Faburel - Institut d'urbanisme de Lyon), puis, par le confort, la qualité de vie...

3 - Enfin, admettons qu'on arrive à médiatiser les vécus, à créer des processus d'intersubjectivité satisfaisants, il faudrait ensuite pouvoir faire retour sur la ville. Nous devons inventer des manières d'agir capables de prendre en compte du vécu et d'agir en conséquence sur le réel. Dit autrement encore, quel type de réalisation urbaine pourrait commander le « vécu de l'urbain » ?

Je pense que les outils d'approche de l'urbain développés par certaines créations artistiques récentes, notamment dans ce qu'on pourrait appeler l'art public ou l'intervention artistique en espace public, apportent des pistes de réponses à ces questions.

Approches sensibles, pluri-sensorielles, mises en récit, scénographies, mythologies, expériences collectives, travaux du paysage, les artistes inventent des manières de capter, partager et transmettre quelque chose comme le « vécu de l'urbain ». Je propose de considérer qu'ils possèdent les savoir-faire nécessaires pour imaginer, et pourquoi pas mettre en place, un « urbanisme du vécu ».

Je ne vais pas argumenter conceptuellement cette thèse mais plutôt évoquer des pistes d'analyse possible à partir d'expériences à cheval entre l'urbanisme et la création artistique. Chacune de ces pistes me semblent détenir en germe des programmes de recherche sérieux pour considérer des mutations importantes dans les manières de faire la ville depuis la manière dont on la vit, ensemble.

1 - Capter le vécu de l'urbain - Vers des diagnostics artistiques

Commençons par le début. Comment les artistes pourraient-ils contribuer à saisir le vécu de l'urbain ?

Nous vivons tous et toutes le phénomène urbain. Mais celui-ci est complexe. Il empile des couches de réalités fragmentaires³, et pour l'appréhender, nous avons besoin de clés d'entrées. Nous avons besoin, pour capter le vécu de l'urbain, de pouvoir forcer le vécu à se focaliser sur une entrée particulière dans le réel.

Cela rejoint particulièrement les besoins d'une méthode urbanistique d'approche du phénomène urbain. Pour quelque projet urbain que ce soit, si l'aménageur veut partir de vécus, il doit aussi pouvoir canaliser ces vécus. Il faut pouvoir guider les vécus sur un élément parmi d'autres, emmêlé dans les plis du phénomène urbain.

3 - A ce sujet, voir le film de Jacques Levy, *Urbanité/s*, ©Chôros, 2013.

Nous sommes incapables, aujourd'hui en tout cas, d'imaginer quelque départ de projet d'aménagement depuis la flânerie de Walter Benjamin. Si la création artistique peut devenir aidante, elle doit accepter de contraindre son étendue en se dotant d'une thématique, d'un lieu, voir d'une problématique⁴. C'est par ce biais que nous pouvons partir de méthodes artistiques, issues de la pratique du repérage – très présente dans le corpus des arts de la rue, et qui permettent de focaliser le regard de celui qui vit sur un élément particulier du réel.

La création artistique peut être un moyen pour diriger les sens d'autrui sur un item particulier (ce qui ne saurait signifier qu'elle se réduise à cela). La lumière d'un tableau, sa composition graphique en générale tire votre attention sur un aspect du réel. L'étranger de Baudelaire vous invite à aiguïser chaque jour un peu plus votre regard sur «les nuages... les nuages qui passent... là-bas... là-bas... les merveilleux nuages ! ».

Nombre d'artistes apparus depuis une trentaine d'années en France nous invite à focaliser notre regard sur des éléments urbains. Leurs méthodes permettent de centrer l'attention sur un quartier, un thème urbain, un phénomène, en en amplifiant certaines dimensions, en en niant d'autres, en pointant du doigt certains éléments, en en cachant d'autres.

C'est le cas, par exemple, des multiples créations proposant des visites de ville. *Ici-même Grenoble*, collectif artistique, propose des promenades audio-guidées qui sont effectivement plus directives que la dérive situationniste. Les « concerts de sons de ville » vous emmènent parcourir la ville à l'aveugle, guidé par le bras d'un complice. En mobilisant du mixage de sons, ils invitent les participants à recomposer subjectivement un paysage à partir de ce qu'ils entendent et vivent dans cette expérience particulière, ici, maintenant. *Ici-même* ne crée pas du vécu de l'urbain mais des outils pour aiguïser particulièrement les différents vécus, restant subjectifs.

Ce type d'accentuation de la pratique du repérage existe de plusieurs manières, sous la forme de propositions artistiques indépendantes ou d'étapes de travail confidentielles. Dans les deux cas, les artistes peuvent imaginer des focalisations du vécu sur des lieux ou des thèmes (la densité, la zone industrielle, une friche...).

4 - Ici s'engage une gigantesque redéfinition de l'art que j'éviterai ici. Disons simplement que je suis très loin de penser que l'art doit avoir absolument "sa fin en lui-même" et que la plupart des créations que je vais évoquer ici se dotent volontairement de fins extérieures.

Demain, si un opérateur urbain me demande un diagnostic - forcément sensible, d'une zone artisanale, ou de la présence de l'eau dans tel quartier, ou du phénomène pavillonnaire de telle agglomération, je peux faire appel à certaines équipes capables d'organiser un repérage artistique pour mes collègues, les élus, les techniciens ou le grand public et de les inviter à considérer assez précisément le sujet demandé. Par ailleurs, plusieurs agences innovantes utilisent déjà assez largement ce type de méthodes d'inspirations artistiques pour lire les territoires de projet.⁵

Le pouvoir d'attirer nos vécus vers un élément particulier transforme l'artiste en un formidable levier d'analyse du réel, de l'ambiance, de l'existant. Les artistes donnent à penser, qu'en travaillant encore un peu, on pourrait disposer d'outils capables d'engranger du vécu de l'urbain, mais du vécu caractérisé, focalisé, thématisé. Voici la matière brute du vécu.

2 - Partager le vécu - Vers une connaissance sensible

Rappelons le, je cherche à voir si, depuis le vécu de l'urbain, nous pourrions constituer une manière de faire la ville. Je peux obtenir, grâce aux diagnostics urbains des artistes, un certain nombre de vécus particuliers, mais le trajet vers l'aménagement est encore long. En premier lieu, il faut questionner la valeur des vécus ainsi provoqués. Ils sont complètement subjectifs. S'ils ont trait au même objet, à la même thématique, s'ils ont été développés dans le même cadre, ils sont dépendants des histoires et sensibilités de chacun.

Comment partir de cela pour imaginer du commun, et faire retour, à terme, vers la ville ? Il ne s'agirait pas, vous l'avez compris, de remplacer les experts des systèmes d'information et des statistiques par des experts du ressenti⁶. Je ne propose pas de gardiens artistiques du vécu. Je pense que ces méthodes ne font sens pour l'aménagement qu'à partir du moment où elles permettent également de dire le vécu et de le partager.

Or si les artistes savent diriger nos sens sur un phénomène particulier, ils sont aussi capables de faire partager des vécus en mettant ceux-ci en mots et en images pour créer de l'intersubjectivité.

5 - Je pense par exemple à *AWP, Agence de reconfiguration territoriale*. Cf. Armengaud, Marc, « Représentations transform-actrices », in *Dessine-moi une ville*, ss la dir. de A. Masbouni, Le Moniteur, 2010, p. 44.

6 - Dans une très large part c'est pourtant ce que proposent de nombreuses actions artistiques-experts dans l'espace public. L'artiste y pose son obsession subjective qui vaut par l'expertise de son art. La sculpture dans l'espace public est particulièrement représentative de cela.

Pour créer de la discussion entre des vécus, il faut imaginer les objets sensibles de médiation entre nos subjectivités. Il faut pouvoir dire et représenter les vécus. Dans les quelques ateliers d'urbanismes créatifs que j'ai pu vivre, c'est là que le bât blessait. Il y a comme un fossé insondable entre mon vécu et ce que je suis capable d'en dire et montrer.

C'est peut-être ici que les artistes sont les plus nécessaires : dans leur capacité à mettre une forme partageable (un texte, une image) sur un vécu enfermé dans la subjectivité. C'est presque le centre de la pratique artistique : sa capacité à rendre visible l'invisible.

Mobilisons pour le montrer le travail fameux de Raymond Depardon. Dans « Profils Paysans », par exemple, il représente la France paysanne, le vécu de ces territoires déshérités, où la campagne semble défaite de son âme rurale où les mondes semblent s'écrouler. Par la photographie, il met en forme l'invisible. De la même manière, l'écriture ou le jeu théâtral peuvent être des manières de mettre en forme des vécus.

Dans « les maisons Phenix renaissent toujours de leurs cendres », Myriam Pruvot et Sandra Emonet recompose leur vécu de la ville pavillonnaire par un ensemble de photographies, de chants, de compositions sonores, de textes⁷...

Par la cartographie sensible, affective, les artistes proposent aussi un travail fécond de représentation du vécu⁸.

Cette capacité à mettre en forme le vécu est la condition de possibilité du partage, de la discussion, et de la mise en commun des vécus.

L'outil représentatif de l'art nous permet, soit de mettre en forme nos vécus pour les partager avec autrui, soit, et c'est peut-être encore plus puissant de globaliser dans un récit commun, une image commune, une mise en scène commune, un ensemble de vécus qui, indépendamment, n'ont pas la même valeur.

Le travail de *l'Agence National de Psychanalyse Urbaine (ANPU)* est particulièrement significatif. Regroupant dans un même groupe architectes *enchanteurs* et clowns actifs, l'*ANPU* lit les villes par le vécu de ceux qui l'habitent. Lors « d'opérations divan », ils interrogent les passants sur leurs ressentis, leurs imaginaires, leurs rêves, et regroupent ainsi un matériau composite fait de vécus et de fantasmes. Ce

7 - Cf. <http://no-land-island.tumblr.com/apropos>

8 - Voir la plateforme de cartes artistiques du p0lau-pôle des arts urbains : <http://polau.org/pacs/>

matériau - trituré par la maestria rocambolesque et inventive autant que par les outils de la dramaturgie, du récit et du rapprochement intempestif - est mis en forme dans une conférence d'une heure, présentant une vision de la ville par ses névroses, et un traitement psychanalytique de celles-ci. Les remèdes proposés, eux aussi, seront formalisés, par le montage photographique notamment. Collectivisant ainsi des récits, l'*ANPU* propose un métarécit intersubjectif qui est la formulation possible d'un ensemble de vécus contingents.

Avant de faire un pas de plus vers la fabrique de la ville, formulons deux remarques à propos de cette collectivisation des vécus :

→ Les vécus ainsi mis en récits ou images sont composés d'émotions, de sensations, mais aussi d'imaginaires, de symboles et certainement d'autres choses. Non seulement ces expériences globalisent des subjectivités mais en plus, elles les saisissent dans leur ensemble brut : imaginaires, symboles, délires et irrationalité compris. Elles attrapent, de manière contingente évidemment, des non-dits, des impressions, des éléments de l'inconscient collectif, qu'il est habituellement difficile d'appréhender. Ces méthodes apportent à l'urbaniste curieux, plus que des ressentis urbains : l'épaisseur des vécus.

→ On pourrait certainement aller beaucoup plus loin dans la théorisation de cette partie de mon propos. On pourrait notamment tenter de considérer une forme de « savoir intuitif » comme l'entend André Gorz ou même de « connaissance sensible » à la manière des scolastiques, ou, mieux encore, de Goethe⁹. La création artistique est très difficilement capitalisable dans un discours rationnel, argumenté ou scientifique. Pourtant, on pourrait justifier qu'elle propose de la connaissance, prisonnière de son évanescence. La « connaissance sensible » ne saurait être véhiculée autrement que par la rencontre, la pratique, l'expérience et la création artistique. Souvenons-nous, d'ailleurs, que Baumgarten, en 1750, définit l'esthétique comme « la science de la connaissance sensible ». Ces pistes sont largement ouvertes par ailleurs, bien que très peu reliées à l'opérationnalité possible des méthodes de l'art dans la fabrique des territoires.

⁹ - Cf. Tsvetan Todorov, « Goethe sur l'art », in Johann Wolfgang von Goethe, *Ecrits sur l'art*, textes choisis, traduits et annotés par J.-M. Schaeffer, Paris, Klincksieck, 1983.

3 - Faire la ville depuis le vécu - Vers le projet urbain

Nous arrivons, au terme de notre réflexion méthodologique, vers la pratique même de l'urbanisme, activité d'intervention sur la ville. Comment, à partir de ces vécus mis en commun, l'aménageur pourrait intervenir sur la ville ?

Au p0lau-pôle des arts urbains, nous proposons de considérer qu'il existe quelque chose comme « l'aménagement souple ». Il s'agit d'actions qui prennent en compte les vécus par avant discutés, échangés, mis en forme, et qui font retour sur la ville par l'intermédiaire de leur charge symbolique, sensible, imaginaire. Ces opérations formalisent les vécus jusqu'en une forme urbaine effective, qui dit les vécus et agit sur les impressions problématiques.

Suite à la psychanalyse urbaine de l'agglomération tourangelle, l'*ANPU* identifie un point névro-stratégique, un lieu de cristallisation de la tension négative qui polarise les lieux entre la ville-centre conservatrice et sa périphérie travailleuse. Le p0lau, comme « aménageur souple », rend possible la mise en forme de ce nœud urbain dans le Point Zéro, gigantesque marquage urbain de la névrose locale imaginé par l'*ANPU*. La pile du pont qui reçoit l'acte nomme aujourd'hui un espace frontière et une problématique urbaine qui fera très prochainement l'objet d'un concours international d'architecture orchestré par l'agglomération, l'agence d'urbanisme, la société d'autoroute concessionnaire du pont et l'*Institut de la Ville en Mouvement*. Ce concours aboutira à un projet d'aménagement au « Point Zéro ». Marquage, aménagement éphémère, événementiel... l'urbanisme s'ouvre à la possibilité de recevoir des actions fortes imaginées par des artistes depuis divers vécus de l'urbain.

Considérer cette possibilité c'est commencer à re-comprendre ce qu'est une ville. Le dispositif technique que nous avaient vendu les modernes s'est évanoui, enterrons-le pour de bon, et envisageons enfin la ville comme un dispositif culturel. La ville c'est un ensemble de relations entre des êtres humains, des espaces et des temps. La ville c'est des espaces, des organisations, des déplacements, mais aussi des représentations, des imaginaires, des symboles, des grandes tranches collectives, des guerres, etc. Et si c'est bien cela, alors nous n'avons aucune raison valable de penser que l'action qui vise à l'améliorer doit être uniquement dirigée vers l'organisation spatiale, vers la construction de paysage et de bâtiments, vers l'efficacité technique. Nous n'avons aucune raison de penser que l'œuvre d'art agit moins (ni plus d'ailleurs) que la rénovation d'un parvis, d'une place, d'un quartier, que la construction de quelconque équipement.

Bien loin d'être étonnante cette position est largement admise chez un certain nombre d'opérateurs urbains et artistiques. Mobilisons les « Ateliers d'Urbanisme Utopique » du collectif bordelais *Bruit du Frigo*. Architectes en rupture avec la pratique de l'Ordre, les acteurs du collectif proposent un urbanisme par le bas, avec la ville et ceux qui la vivent. Commenant par s'installer au cœur de l'espace potentiel de projet, il engage une cellule de vie et de discussion. C'est à partir de visites, de repas, d'actes culturels variés, qu'il libère les imaginaires et les désirs des habitants. A partir de cela, il s'autorise la recomposition d'un récit qui, par le dessin et le travail du plan, débouche sur un projet. C'est ainsi que *Bruit du Frigo* construit, par exemple, un « Institut du Point de Vue » sur le toit d'un immeuble¹⁰. Nous arrivons alors jusqu'au projet, parfois éphémère, mais bien construit.

Ainsi, il me semble que l'acte artistique en lui-même, à partir du moment où il compose depuis la ville et la manière dont elle est vécue, à partir du moment où il crée du commun, peut à lui-même être une forme d'aménagement. Par l'action sur l'imaginaire, par la création de symbole, par la poétisation des lieux.

Néanmoins, au-delà de ça, il peut aussi agir par l'intermédiaire de la configuration spatiale, en nourrissant l'urbaniste et l'architecte de la matière partagée du vécu. L'*Agence AWP* mentionnée plus haut utilise pour une large part des méthodes d'approches du vécu de l'urbain dans ses réalisations qui sont souvent, n'ayons crainte, bien solides¹¹.

Les méthodes artistiques permettant de se saisir des vécus de l'urbain et de les collectiviser sont potentiellement actives sur la ville de plusieurs manières. En agissant directement sur le versant imaginaire de la ville, en nourrissant les formes du dialogue public ou en produisant du projet urbain.

Ces pistes artistiques pour faire les villes me semblent toujours marginales et sous-évaluées. Il faudra certainement du temps et de l'efficacité pour prendre un peu de place aux outils techno-scientifiques de production de la ville. Il faudra trouver une légitimité et une respectabilité qui ne se gagnent aujourd'hui que par la mobilisation de la poursuite - bien évanescence - de l'objectivité. Il faudra trouver de nouveaux régimes de justification pour produire de la connaissance et de l'action sur le réel par la création artistique et ses méthodes.

10 - Cf. <http://www.bruitdufrigo.com/index.php?id=172>

11 - C'est aussi le cas, me semble-t-il, d'une large génération de jeunes architectes organisés en collectif, qui prônent une méthode contextuelle du projet, la mise en récit, la narration du changement urbain, le Do it Yourself... Cf. Exyzt, YA+K, Collecti ETC, Bellastock...

Conclusion : chercheurs, au travail !

J'espère avoir montré et justifié un peu ma conviction selon laquelle les méthodes artistiques peuvent saisir le vécu de l'urbain, le mettre en commun, et le projeter vers la production de la ville.

Les expériences artistiques que je mobilise sont jeunes et finalement peu représentatives de ce qu'est la création contemporaine, dans l'espace public, ou ailleurs. Je ne crois pas que tous les artistes peuvent - ni doivent !!! - s'attacher à l'urbain et sa fabrique. Je crois seulement qu'il y a là une piste possible, que l'on voit s'ouvrir sous nos yeux, et qu'il faudrait prendre le temps de l'étudier, de la décortiquer.

Attaché pour ma part à l'expérimentation de ces méthodes artistiques, je suis conscient que mon propos est tout à la fois énorme et bien trop léger. Enorme, car il remet en cause les fondements de l'urbanisme et le sens même de la création artistique. Léger, car il ne fait qu'évoquer des pistes et n'a pas la rigueur nécessaire à une entreprise sérieuse de recherche.

Au delà de cette légèreté dans l'énormité, je souhaite qu'on arrive bientôt à créer les dispositifs de recherche permettant d'étudier le nouveau domaine de connaissance et d'action qu'ouvrent artistes et architectes engagés entre la création et la fabrique de la ville.

Pascal FERREN
p0lau-pôle des arts urbains
pascal.ferren@polau.org